

Éthique et psychanalyse

Jean-François Dubernet

- « Le chemin du présent vers son aujourd'hui, comme un exilé. »
« Le reste, cet inassimilable, porté par le nom. »
« L'articulation entre l'érudition et l'imagination. »
« La zone d'incompétence, voire d'indifférence nécessaire à la science pour écarter le lien émotionnel, voire affectif avec l'objet. »
« Construction – déconstruction comme les archéologues, les « emplois » laissent des traces, des restes. »
« Rejoignant en cela, W. Benjamin et son « caractère destructeur »(1931), il ne voit rien de durable, donc plein de chemins et de chemins à dégager, jamais sans violence, brutale ou raffinée, c'est-à-dire mettre en ruine mais pour voir le chemin qui se dessine parmi elles. »
« « Les embarras de l'identité » une chose et qui se pose comme ayant la vertu d'être singulièrement elle-même. »
« Les embarras de la transmission qui ne peut se faire sans s'actualiser c'est-à-dire sans transformations, altérations, renouvellements. »
« Entrer dans la prescription, arracher à l'intemporalité, reprendre langue, reprendre cours, ce n'est pas détruire, c'est déchoir, déchoir d'une supposée permanence d'un savoir, d'une identité, savoir qui ne se fragilise pas mais qui « tombe entre nos mains » et qu'il nous appartient ensuite de *décider* si oui ou non on en prend soin, on en prend cas, et si oui, jusqu'où, comment. »
« C'est-à-dire la question de la décision d'être. »
« La psychanalyse peut-elle être constituante pour une éthique ? »
« La psychanalyse peut-elle se soutenir au champ de la science ? »
« Y a-t-il un esprit psychanalytique comme on dit un « esprit scientifique » ? »
« Peut-on être responsable de son Inconscient ? »

Voilà un certain nombre de réflexions qui s'orientent d'une posture qu'on pourrait appeler « éthique ».

Essayer de dégager, de cerner de quel *éthos* se soutient cet « esprit » qui se prend comme objet de sa respiration que le discours dit psychanalytique, entre autres, a soutenu d'en être le rejeton : C'est-à-dire d'un engagement « d'être » et non de « pensée ».

Nombre de trajets de psychanalystes s'initient du laissé pour compte « de tout solde » de ce que la science a, comme condition de son efficace et de son objet, l'exclusion de la demande, et par voie de conséquence du sujet.

Est-ce tenable ?

Intrinsèque à son efficace, cette exclusion était nécessaire pour que les hommes et leur pensée émergent de l'animisme puis du magico-religieux puissamment convoqués par l'humanité naissante, d'ouvrir à en répondre *et* s'y produire d'une texture si hétérogène au Réel, une présence.

De s'actualiser, on pourrait penser qu'elle a suscité son alphabet, sa métrique, sa syntaxe, son langage : actualiser du temps, prendre conscience.

Peut-on y voir l'écho aujourd'hui encore, dans la nécessaire prématurité du petit d'homme, indispensable à la déprise pulsionnelle intimement liée au génétique et à la prise langagière intimement porteuses du symbolique.

C'est *dans* cette trajectoire et cette ascèse de l'esprit scientifique, corrélée de l'exclusion (du refoulement ? de la forclusion ?) de toute référence à quelque subjectivité que ce soit, et surtout à

quelque valeur que ce soit qui pourrait le définir, cet esprit, que ne pouvait manquer, puisque d'humanité il s'agit, d'y voir surgir un reste, un solde de cette division, dont se sont souvent emparés nos anciens, un nouveau « Bien » qui acte une présence humaine : le *désir*.

Le *désir*, l'inarticulable, qu'un oxymore ombilique désespérément à la science dans la portée de la dite « pulsion épistémophilique ».

J'aime bien attribuer à Lacan le mot : « un et un ça fait deux... et en plus... il faut y croire... »

Et j'aime aussi à me simplifier la vie, en assignant les concepts à leurs supposés domaines :

- la réalité, « une vue de l'esprit », l'autre nom du désir des autres
- le vrai, objet de la science
- la « vérité » ont plutôt « l'effet de vérité » constituant d'une présence – pour ne pas trop s'avancer
- la morale, le « prêt à penser », vade-mecum des sociétés
- et pour rester dans les prémices de la constitution de la psychanalyse, dans le frayage des lumières connotant le désir – l'éthique – ce solde de l'opération du *désir*, point de capiton de l'existence humaine

Qu'aurait-elle donc à faire d'autre, la psychanalyse comme sa grande soeur la science, que de se laisser interroger un à son tour, dans ses implications tant

– techniques (association libre, neutralité de l'analyste, non intervention dans la réalité, refus de toute position normative, éducative...)

--qu'éthiques : impossibilité de faire référence à un préexistant extérieur que Lacan énoncera : " pas d'Autre de l'Autre"

Le désir n'est pas une "expérience" mais d'essence : c'est l'humain qui a à « s'éprouver » – vous voyez ça commence – une épreuve et des preuves – d'un conflit qu'on a coutume de dire tragique.

1 – Freud a fait d'Œdipe le modèle du sujet qui désire, c'est-à-dire sans savoir, à la fois héros et victime du rêve dit œdipien, le rêve qui porte les désirs de l'enfant vers sa mère et dont le père barre l'accès par interdiction et la menace du châtement.

Œdipe lorsqu'il tue son père et épouse sa mère réalise sous nos yeux notre propre complexe d'œdipe.

Mais Œdipe est puni : d'une pierre deux coups comme dans la tragédie, le rêve satisfait le désir d'être Œdipe, et en même temps nous satisfaisons la censure qui a refoulé le désir œdipien.

Mais c'est là que, porté par son éthique, Freud souligne que la tragédie commence quand le drame a déjà eu lieu !

« La véritable tragédie n'est pas la tragédie de l'inceste et du parricide, c'est une tragédie de... la Vérité » (P. Ricoeur, *Art et psychanalyse*, 1963)

Lorsque Oedipe se creve les yeux il se punit du meurtre, de l'inceste mais en même temps accède à la vérité, c'est-à-dire qu'il devient aussi le voyant aveugle : il a perdu les yeux et a trouvé la vision !

« La découverte de la vérité, la reconnaissance de la vérité, mais c'est la psychanalyse elle-même » (Freud) « Le drame de Sophocle est conduit comme une psychanalyse ».

2 – Pour Lacan, entre autres, c'est Antigone qui va figurer la tension, le tragique consubstantiel au désir.

« La pureté qu'elle incarne, qu'elle exige et qui la mène au tombeau, dessine en creux les impuretés qu'elle refuse : toutes les compromissions avec la réalité qui la sortiraient de l'impasse incestueuse qu'elle sait ne pas pouvoir dénouer et qui la conduit à sa perte » (Guyotat, *Jouissance du tragique*)

Le pur désir d'Antigone est resté incestueux et se nourrit de l'inflexibilité de Créon.

Et pourtant éthique quand même !

Dans son objet, dans son sujet, le désir comme envers du manque consubstantiel à la pulsion dans sa création de l'objet d'actualiser *et* du temps *et* de l'espace, va faire écho d'une présence appelée *con-voquée* par ses géniteurs dans le petit d'homme à qui s'ouvre le champ de son assumption

(jubilatoire?) dans le langage, pour y tenir *Parole*.

Le Réel pris dans des effets de langage ne peut plus se réduire à la satisfaction du besoin, l'objet est à jamais perdu.

« C'est là que la psychanalyse est à jamais freudienne et Lacan ne s'y est pas trompé de s'argumenter d'un « retour à Freud », d'un retour à l'expérience freudienne de l'inconscient, en suggérant qu'il ne « confond pas le nom propre du fondateur et le nom propre du théoricien » (Lacan). « Et il me semble, dit-il, que l'idée du signifiant explique tout de même comment ça marche » et en 1975, il précise son rapport à la théorie : « Y-a-t-il de l'analyse une théorie ? Oui certainement – je ne suis pas sûr que j'en aie la meilleure ».

Que la psychanalyse ait un rapport à sa théorie implique son *caractère* scientifique. Mais la psychanalyse n'est pas expérimentation mais pratique de l'inconscient.

« Nous n'avons pas le moyen de savoir si l'inconscient existe hors de la psychanalyse » (*Scilicet* 7/9, p. 25) et « la psychanalyse n'est pas une science, c'est une pratique. » (*Id.* p. 53) Une pratique de la dysharmonie intrinsèque du sujet *avec* lui-même, mais pas du sujet *dans* le monde. Nécessairement extrinsèque aux préoccupations morales, philosophiques, métaphysiques, religieuses, elle ne définit pas le plaisir, le bonheur, la tristesse, la sagesse, la vertu, les valeurs.

Mais comment faire l'économie des remaniements, des modifications des idées, du bien, du mal, de la jouissance, du plaisir, de la souffrance, de l'angoisse quand le sujet a repris langue comme divisé, dans la trajectoire de la cure.

Ce sont là les *effets éthiques* de la psychanalyse qu'apporte l'approche de la vitalité insue, ouverte par le processus de la cure et qui amène le sujet à une posture éthique différente dans la conduite de sa vie, dans ses choix, ses valeurs, ses jugements.

Freud, essentiellement est resté clinique et a toujours été du côté de la cure analytique. Lacan, lui, trente, quarante ans plus tard s'est saisi de la *mise en acte* de l'inconscient dans la cure. L'acte analytique proprement dit, le transfert, pour le rendre à son incessante nouveauté, la division du sujet et le soustraire aux impasses moiïques et identificatoires (– au moi « fort » de l'analyste ! Des standards de l'LPA, de la théorie du moi).

Porté par son éthique, qui lui fit *nommer* « désir-de-l'analyste » l'objet précis, chût de la décision freudienne – de se tenir au tragique de la vérité – désir-de-l'analyste qui ne pouvait que se couronner du « sujet-supposé-savoir ».

Rester dans la perspective freudienne, c'est pouvoir dire :

« Je pense que la structure n'a rien à faire avec la philosophie, qui de l'homme raisonne comme elle peut, mais qui met en son centre l'idée que l'homme est fait pour la sagesse. Je n'ai, conformément à la pensée de Freud, aucune amitié pour la sagesse. Je ne fais pas de philosophie, parce que c'est très loin de ce qui s'adresse à nous pour que nous lui répondions par la sagesse. » (Lacan, *Scilicet* 6/7, p. 53)

L'éthique n'est donc pas la morale, ni une déontologie, c'est l'autre nom de l'énigme du sujet-*de*-désir où se pose la question quand *on* ne sait pas quoi faire.

Elle réinterroge les rapports des valeurs individuelles et collectives à l'aune d'une énigme.

Elle ne se conçoit que dans la solitude, souvent le conflit, parfois le tragique.

Elle est toujours en crise d'être aux prises de l'inarticulable du désir et de son indécidable.

Elle se pèse quand on ne veut pas ou pour ne pas vouloir.

Elle n'est pas réponse mais décision.

Elle est question non pas dans la doctrine, ni dans le savoir, ni dans les valeurs.

Elle est question de la psychanalyse.

La psychanalyse est traversée par des valeurs, des expériences de vérité, elle instaure ou restaure les conditions d'une « prise » de parole, elle ne « rend » pas la parole, elle ne « s'adresse pas », elle est

« adresse du sujet en souffrance », sans adresse... Elle ne peut « produire » par exemple des valeurs pour conforter une éthique...

Avec la question du désir, la psychanalyse est au « pied du mur »

- une théorie permet-elle de construire une éthique ?
- a-t-elle une éthique ?
- si oui, serait-ce une éthique du désir ? Ou une éthique pour le désir ?
- est-ce que ce serait une éthique de la psychanalyse ?

Ces questions sont fondatrices du vif lacanien dans la trajectoire de la psychanalyse jusqu'à nos jours, vif que je voudrais illustrer de trois assertions lacaniennes qu'articule Guyotat dans son livre *Désir d'éthique*.

1 – Le statut de l'inconscient

« L'inconscient n'est pas ontique »

Il ne s'agit pas de la question de « l'être », le statut de l'inconscient relève d'une *décision*, et donc d'une éthique, en l'occurrence celle de Freud, ce qui en fait le fondateur, que Lacan théoricien ne fait que prolonger, comme je le disais précédemment.

La psychanalyse est un cadre de pratiques pour « avoir lieu » et qui « donne lieu » à un sujet et à un savoir, ceci dans la continuité d'un progrès.

C'est une décision, *non pensée à l'avance* mais comme « envisageable », comme on dit « prendre corps » on pourrait dire « prendre visage ». Elle nécessite un sujet pour la poser, cette décision.

Le progrès et cette décision inscrivent la psychanalyse dans la champ de quelque chose qui n'a d'autre garantie que-de-quelqu'un. Comme l'art, la littérature, la création et surtout la « rupture » dans la perspective de l'inattendu, de l'inconnu, de l'invisible, de l'inouï, de l'impondérable : ici le désir de Freud.

Sur le plan clinique si « l'inconscient ça parle », ça ne peut parler que *de* quelqu'un et *à* quelqu'un : autrement dit les conditions de l'écoute et de parole fondent les *inter-locuteurs*, pour l'actualiser.

2 – D'où la deuxième citation de Lacan, – devenue lacanienne – : « Dans la psychanalyse c'est le désir de l'analyste qui opère en dernière instance » qui fait référence. Une autre façon de dire que l'inconscient ne peut pas s'auto-référencer : il y faut le désir d'un être humain, à tout le moins, pour l'entendre.

La psychanalyse, c'est la question du désir des analystes *et* de ceux qui s'y adressent et *non* un savoir sur le désir.

Ici l'éthique opère un changement de pied, – pas pour se mettre au pas. Ce n'est plus l'éthique *dans* la psychanalyse mais l'éthique *du* psychanalyste nécessairement contingente :

- de son analyse personnelle qui, en ouvrant à des réaménagements psychiques et des réinvestissements personnels n'implique en aucune façon, en soi, une orientation vers l'activité analytique.
Celle-ci ne peut être qu'un choix. On ne devient pas analyste, ou ne le *devient* que dans la répétition d'une jouissance, c'est-à-dire d'une aliénation (à une posture qui xx préexisterait à l'extérieur)
On pose l'acte de prendre la place d'un analyste qu'à la condition de se ré-interpréter. C'est cette disposition qui ouvre le possible d'unecure et c'est ce que Lacan a appelé le « désir ».
- de son frayage intellectuel

- de ce que l'expérience de l'inconscient actualise d'inédit
- inédit qui engage la responsabilité de l'analyste, non pas au regard de la loi commune, dont on voit mal au nom de quoi il pourrait s'en soustraire, mais au regard de ce qui la fonde : *la demande de l'analysant*, marque de l'inarticulable du désir et de la diversité jamais close des organisations pathologiques.

« Il n'y a pas d'analyse sans analyste, condition non du transfert mais de son analyse. »

3 – D'où le troisième aphorisme dit lacanien : « ne pas céder sur son désir ».

- « éthique » parce que, visée de la cure dans sa spécificité, le « désir-de-l'analyste » pointe la nécessaire posture de son « inédit » dans son rapport à l'« édit », intellectuel, universitaire, culturel, etc.
- qui donc ne peut offrir que plus et autre chose que ce qu'on est disposé à attendre d'elle, c'est-à-dire qu'on ne peut pas tout lui demander
- et de l'autre côté, l'idéalisation du désir, qui ne peut mener qu'à l'impasse du désir « pur », c'est-à-dire du rejet de la contingence intrinsèque dont s'épingle le Réel. Parce que Lacan attend d'une telle éthique (de la psychanalyse) si elle existe, de ne pas « céder » sur le lien du désir à la culpabilité.
« La seule chose dont on puisse être coupable, c'est d'avoir cédé sur son désir. » (Lacan, *Séminaire VII*, p. 370)
- posé comme consubstantiel à la culpabilité « coupable » réparable ? : est-ce la prématurité du nourrisson qui signe la *mise en demeure* du petit d'homme à un autre alphabet que celui de sa génétique ?
« coupable, séparable ? » du corps à corps pulsionnel ?
« coupable ? » de se prélever au lieu de « l'Autre » ?
Le désir vient-il répondre à la légitimité de la culpabilité ? Ou est-il le reste, le prix, de la division qu'il opère et de l'effraction, peut-être de l'affront dont il se sustend ?

Lacan a montré l'altérité du désir « désir de l'Autre » un désir non coupable, apaisé, est-ce possible sans présumer quelques alliances secrètes, inconscientes ?

« S'affranchir » (là aussi comme à la poste, en « souffrance » de la culpabilité, ce n'est pas la dénier, c'est reprendre le parcours de la solidarité humaine.

Le manque précisément dans son efficace doit manquer. Il n'est pas destiné à être rempli sinon au titre de tout ce que la psychanalyse met à mal.

Il se doit d'être préservé, c'est-à-dire épinglé du désir, éternelle bascule, qui arrime le sujet de s'y surger dans cet « entre-deux » signifiants, instituant la chaîne langagière.

C'est le cœur de l'éthique *dans* la psychanalyse dont le silence du psychanalyste est la métaphore, le symbole déplié comme un « champ opératoire », métaphore limite... un vrai vide, non colonisé, ni formel à soutenir mais qui ne suffit aucunement à lui-même.

Un vrai vide matriciel, et appel crucial d'une éthique pour y soutenir, ce qui s'actualise et prend corps, d'une présence

Ombiliqué par le vide, comme le zéro inaugure le dénombrement, c'est de ne pouvoir se « compter », « compter pour... » comme « compter sur... », que le désir relève de la tragédie

- d'être hors de portée du symbolique
- d'être insatiable en tant que tel sauf à en passer par la demande... qui est toujours une demande ... d'amour

Cet au delà de la demande, cette inversion de la valeur du manque, dont le désir surgit, Lacan lui

donne le nom de « puissance de pure perte » (*Écrits*, p. 691)

C'est le moment où le manque a son efficace où il esse de répéter la demande, où advient le temps du désir, « ce long éclair de chaleur » disait André Breton, à quoi on pourrait rajouter de René Char « qu'il s'agit de rester dans le *bond* »

C'est l'inconditionné de la demande, demande à l'Autre et *de* l'Autre que *de* et *dans* cette maïeutique langagière il puisse s'y constituer aimé-aimant d'être affranchi (oui, comme à la poste) de la seule tutelle pulsionnelle.

Le désir ne se laisse pas réduire à ce qui peut se demander ni à ce que la demande elle-même, ne peut articuler du besoin, c'est-à-dire ce qui est refoulé par la demande : « le désir puissance de pure perte » est désir, force du ... RIEN quand le manque est de Rien.

Si le manque s'objective, par exemple le manque de mot, le procès de la demande est relancé... c'est dire !

« c'est là que la valeur du désir est celle du sujet de l'inconscient. » (Guyotat?)

Lier, inconditionnellement, l'éthique, si d'éthique il s'agit, *dans* la psychanalyse consiste à soutenir le travail de la déliaison dans les formations de l'inconscient et dans les fantasmes où le désir s'éprouve, sans le sujet, si ce n'est celui de l'inconscient.

Travail, oui, de déliaison, car de n'être pas « désirant » le désir s'appelle passion et ne protège plus de l'excès, et se déploie dans le champ de l'ubris, champ de la Tragédie.

Comme pour Antigone, l'idéalisation du désir signe sa « dénaturation » (si on peut dire) et le conduit à son origine et son ultime, la mort.

« D'Edipe à Sade, d'Antigone à Kant, en passant par Lear ou Hamlet, chaque fois le héros tragique incarne :

- la puissance métaphysique de la négativité, de la négativité du langage,
- l'affirmation de la liberté dans la perte même de la liberté,
- l'affirmation du sacrifice pensant rendre juste une cause. » (Lacan, *Séminaire VII*)

Antigone, dans le commentaire de Lacan, met en scène un « pur désir de mort en tant que tel », une obscure clarté ?

Il commente « l'irréductibilité sous le nom de « pur désir », qui ne cède en « rien » : elle se fait à elle-même sa propre loi, « je ne suis pas née pour partager la haine, mais pour partager l'amour » dit-elle après avoir été condamnée et marchant vers son tombeau où elle se pendra.

Comment justifier une telle reddition au nom de l'Amour, si ce n'est au nom de l'aveuglement de toute idéalisation.

En clinique analytique, ou autre, un désir se soutient d'un fantasme. C'est cette logique de l'appui du désir dans le fantasme qui si souvent fait vaciller le sujet dans la direction de ce que Lacan appelle la « jouissance », cet au delà du bien et du mal, capable d'effacer les frontières.

Et donc l'éthique *du* psychanalyste *dans* la psychanalyse y est d'en être « averti »

- de ce que le désir doit à la mort, dans son rapport au vide, opposé à l'*absence*
- *qu'il l'expose, ce désir*, à un désir de purification
- c'est-à-dire d'élimination de tout reste, de toute compromission, de toute altérité
- dans le sens de la « jouissance pure ».

C'est un déni de la castration, de la défusion originelle qu'inaugure une naissance.

Ce sont des formes d'actualité au nom d'un désir « pur », le « pur » replace le désir et ce sont les sacrifices purificateurs d'une jouissance déchaînée...

→ averti aussi, de ce que Lacan dévoile dans le rapport du désir à la mort, de ce que Freud a appelé le refoulement originaire.

Autant pour Freud, les désirs étaient articulables, identifiables, voire analysables à partir des symptômes et des formations de l'inconscient, dans la levée du refoulement, c'est-à-dire après les refoulements secondaires, autant Lacan fibre le désir sur cette incongruité pulsionnelle qu'appelle le refoulement originaire, que d'être *de* désir, le sujet s'en consiste.

Le Désir devient signifiant du manque humanisant et humanisé d'en garder les traits constitutifs, opposé au besoin il est délié, mais se doit de reprendre l'impératif biologique des besoins à un autre niveau : celui du langage.

Mais il peut tout autant ne pas s'y constituer sujet (« prélevé » du grand Autre), s'y produire de façon destructrice dans sa forme de jouissance dont on dit qu'elle se « dé-chaîne »...

Lacan en fait, du désir, l'opérateur de la cure. Freud parlait de l'inconscient du psychanalyste dans la cure, Lacan du désir du psychanalyste dans la cure.

Antigone prototype du pur désir, qui choisit la mort pour avoir défié l'interdit de Créon, en donnant une sépulture à son frère Polynice, par fidélité irréductible, puissance du refus dont Lacan fait « la Vérité du désir ».

Cet entre-deux-rives (la sépulture qu'elle vient donner à son frère, ennemi de Thèbes, au prix de sa vie,) assure qu'il ne peut y avoir de transmission sans séparation des vivants et des morts, par les funérailles, par exemple.

Il y faut de la prescription pour que l'histoire commence...

Lacan demande : « Antigone est-elle du côté du désir ou du côté de la jouissance ? Figure du désir ou figure du surmoi ? »

Impossible donc de fonder une éthique sur le désir pur. Pour Lacan, et quelques autres..., il n'y a pas de désir sans reste. La pureté ne peut qu'aboutir à la suppression de l'objet même qui est cause du désir.

Quel choix alors pour l'éthique

- inévitablement singulière donc à chaque analyste
- inévitablement liée à la Parole donc partie prenante d'un « effet de langage » qui déplace la scène
- ce qui amène Lacan à nous confier « qu'il n'est d'éthique que du bien dire »
- et de faire de l'analyse une expérience éthique : « le sujet de l'inconscient » va s'y décider dans le plus grand dénuement de son « inédit » au pari qu'il n'y est pas seul dans son « édit »

Le désir cherche son éthique

Quel chemin alors pour l'éthique ?

- inévitablement singulière, donc à et *de* chacun
- inévitablement liée à la parole – tenir parole – d'une partie prenante de l'effet de langage – qui déplace la scène – die andere Schauplatz –

- et donc « il n'est d'éthique que du bien dire »
- soit de faire d'une analyse une expérience éthique
 - individuelle, singulière
 - portée par une parole, celle de l'analysant
 - rendue possible par un désir Autre, celui soutenu par l'analyste.

Pour conclure : deux « retombées éthiques »

Question d'une *expérience* éthique dans laquelle l'enjeu majeur est de soutenir ouverte la question du désir corrélant le sujet *de* désir et non le sujet *du* désir.

« L'éthique soutient une intention dans sa visée, elle est le désir *et* le sens qui en découle... l'éthique est affaire de sujet » (F. Dolto, *Dialogues québécois*, p. 124) C'est-à-dire de *de*-venir.

Et si l'éthique *du* psychanalyste, pessimiste (Freud), généreuse (Dolto), radicale (Lacan) s'apparie de l'éthique du sujet humain, la psychanalyse, elle, nous enseigne que « le reste » inscrit dans le manque, nomme cet *Audelà* qu'on devrait écrire avec un grand *A* lui aussi, comme dimension et champ de valeurs, auquel elle n'objecte pas en soi.

Cf. le masochisme – le sadisme –

- 1) comme pulsion de destruction vers l'intérieur, vers l'extérieur pour Freud et Dolto
- 2) mais pour Lacan, effet de structure du sujet dans son rapport au langage : « il s'y perd pour y être et en surgit sans pouvoir s'en exclure ».

Pour Freud, dans *L'introduction à la psychanalyse*, « la contrainte de la répétition exprime la nature conservatrice des pulsions ».

Pour Lacan, la répétition *est* la conservation dans le symbolique de la marque qu'il a subi de l'opération langagière.

« Le sujet s'inscrit dans le symbolique comme toujours déjà mort... le masochisme est un des noms de la marque qu'il subit du langage... un détournement qui favorise la perversion et fait du surmoi la puissance même du masochisme primaire. Le sadisme est le contrecoup de la violence subie avant d'être reconnue. » (Guyomard, *Désir d'éthique*, p. 164)

« La fonction du surmoi, à son dernier terme est haine de Dieu, reproche à Dieu d'avoir si mal fait les choses » (Lacan, *Séminaire VII*, p. 355)

Dans cet espace de l'*Audelà*, le sujet de l'inconscient « s'y décide » dans le plus grand dénuement et de son inédit au pari qu'il n'y est pas seul d'avoir « affaire *de* désir », *et* de ce qui laisse le sujet devant la Loi du bien dire de l'Un, et de la *loi* du tous.